

Considérations autour de l'expérience de la perte dans la production girodienne


Considerations Around the Experience of Loss in Girodian Production

Zohra OUARAB¹

Université d'Alger 2, Algerie

Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche: Analyse du Discours, Didactique des Langues et Interculturalité - Alger

Zohra.ouarab@univ-alger.dz

 0009-0001-8753-6144

Received 27/05/2024

Accepted 15/01/2025

Published 01/07/2025

Resumé

La réflexion menée dans cet article a pour objectif de révéler la mutation ontologique opérée chez les personnages de trois productions littéraires de Ryad Girod, auteur algérien de l'extrême contemporain. *Ravissements*, *Les yeux de Mansour* et *La fin qui nous attend*, trois textes gravitant autour de l'expérience de la perte : de parole essentiellement dans *Ravissements* ; de vie dans *Les yeux de Mansour* surtout, et d'humanité dans *La fin qui nous attend principalement*. L'expérience subjective de la perte immatérielle est interrogée à la lumière d'une poétique de détachement à même de révéler aux personnages les dimensions vitales à leur existence. Ce retrait s'y révèle un vecteur de connaissance fondateur d'un rapport modifié à soi et au monde. La reconsidération de la parole est une étape décisive dans l'entreprise de discernement des personnages soucieux d'asseoir une nouvelle approche du monde, en résonance avec les contingences ébranlant leur compréhension logique des faits. A la rationalité gouvernant le monde contemporain se substitue peu à peu une approche intuitive jusqu'à atteindre un nouveau rapport à soi, aux autres et au monde. Ce changement de posture existentielle engendre aussi une nouvelle perception du temps compris en termes de durée et non selon sa décantation en unités divisibles. Il mène également les personnages à des réflexions ontologiques et axiologiques révélant l'intense potentiel philosophique des ouvrages de Ryad Girod. La démarche strictement cérébrale se retranche peu à peu à la faveur d'une connaissance intuitive, plus immédiate, dans une tentative de connexion profonde avec la quintessence des êtres inanimés et animés.

Mots clés: cheminement; expérience; parole; perte; savoir.

¹ Corresponding author: Zohra OUARAB /Zohra.ouarab@univ-alger.dz

Journal of Languages & Translation © 2025. Published by University of Chlef, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Abstract

The aim of this article is to reveal the ontological mutation undergone by the characters in three literary productions by Ryad Girod, an Algerian author of the extreme contemporary. *Ravissements*, *Les yeux de Mansour* and *La fin qui nous attend* are three texts revolving around the experience of loss: loss of speech in *Ravissements*, loss of life in *Les yeux de Mansour* and loss of humanity in *La fin qui nous attend*. The subjective experience of immaterial loss is examined in the light of a poetics of detachment capable of revealing to the characters the vital dimensions of their existence. Withdrawal reveals itself to be a vector of knowledge, founding a modified relationship with oneself and the world. The reconsideration of the spoken word is a decisive step in the discernment of characters to establish a new approach to the world, in resonance with the contingencies shaking their logical understanding of facts. The rationality governing the contemporary world is gradually replaced by an intuitive approach, leading to a new relationship with oneself, with others and with the world. This change in existential posture also engenders a new perception of time, understood in terms of duration rather than in terms of its decantation into divisible units. It also leads the characters to ontological and axiological reflections, revealing the intense philosophical potential of Ryad Girod's works. The strictly cerebral approach is gradually giving way to a more immediate, intuitive knowledge, in an attempt to make a deep connection with the quintessence of inanimate and animate beings.

Keywords; Journey; experience; word, loss; knowledge.

Introduction

Auteur algérien de l'extrême contemporain (Chaillou 1987), Ryad Girod a publié trois romans aux allures de trilogie² autour du rapport à la finitude. *Ravissements* 2008, *La fin qui nous attend* 2015, et *Les yeux de Mansour* 2018 mobilisent une réflexion née de la confrontation avec la cessation de vie entraperçue. Cette fin imminente enclenche un cheminement spirituel des personnages-narrateurs amorçant un nouveau rapport à soi, à l'autre et au monde. Dans cette reconsidération existentielle, plusieurs dimensions sont réinterrogées à l'image de la parole, la connaissance ontologique et le rapport à tout système empreint de dualisme. La confrontation à la perte immatérielle de la parole ou d'êtres choyés innerve un renouveau existentiel fécondant les récits girodiens de ces alliages d'essais à forte dominance réflexive.

Ravissements est le premier récit de l'auteur. Il traite de la perte graduelle de la parole affectant un responsable de département de linguistique. D'emblée, le texte ouvre la voie à des questionnements existentiels lancinants : que demeure dans la vie lorsque l'être humain a été privé de ce qu'il juge primordial pour son existence ? La parole est-elle l'unique vectrice de connaissances sur le monde ? L'expérience du ravissement de la parole n'est qu'un prétexte pour une entreprise de reconsidération profonde de l'évidence.

La fin qui nous attend, deuxième production de Ryad Girod porte expressément l'indication générique romanesque. Il traite de l'imminence d'un séisme violent dans une ville déjà meurtrie par une guerre civile. Militaire de profession, le narrateur censé maintenir l'ordre, raconte la violence qui l'aspire peu à peu jusqu'à mettre un terme à la vie de son fils. La présence d'une femme, Douce, va quelque peu lénifier sa violence. Mais qu'advient-il lorsqu'il décidera de mettre un terme à la vie de Douce parce qu'elle a été mutilée ?

² Seules les futures publications de l'auteur nous permettraient de valider ce postulat.

Le troisième texte met également en exergue une expérience de la perte au fondement de l'intrigue. *Les yeux de Mansour* est un roman qui s'articule autour de l'annonce de mise à mort de Mansour pour hérésie. Son ami le narrateur tente de dénouer les fils de ce dépérissement en remontant à l'annonce de la maladie de son ami jusqu'à cette sentence sans appel. Cette volonté de compréhension de l'absurde suscite un projet de discernement existentiel d'une plus large mesure, et apporte des réponses dignes d'un traité philosophique.

Notre réflexion s'articulera autour de l'expérience de la perte dans les trois productions girodiennes. Quelle est la portée de la perte immatérielle sur le devenir des personnages ? Nous soutenons l'idée qu'elle enclenche une quête ontologique à même de métamorphoser le rapport des personnages au savoir. Dans cette étude, nous suivrons le tracé du cheminement des personnages pour tenter de révéler la posture qu'ils adoptent au regard de leurs expériences existentielles, et aborderons le déploiement de leur pensée dans le corpus. Démarche essayant de traduire la complexité de l'entreprise de clairvoyance éprouvée par les personnages. Deux moments de réflexion vont ponctuer notre étude pour approcher le rapport étroit entre la parole et la vie, avant d'interroger la progression de la quête ontologique dans sa redéfinition d'un nouveau rapport au savoir.

I. Une parole-vie

Ravisements, premier récit de Ryad Girod s'ouvre sur une réunion interrompue par un narrateur-personnage, chef de département de linguistique, dérouter par une brusque perte de la parole au moment de son allocution : « je demandais l'ajournement de la séance puisque les mots ne m'étaient pas venus » (Girod, 2015, p. 9). Cette perte subite de la parole se reproduit ultérieurement et le même embarras assiège ce personnage-narrateur qui s'adonne désormais à une quête sur le sens de cette absence. Cette inquiétude se retrouve dans *La fin qui nous attend* après qu'un séisme ait frappé la ville du personnage-narrateur.

Je suis bien en vie, pensai-je alors...j'en ai la certitude, les mots me reviennent et leur parole m'enchantent, leur chant dissipe cette terrible inquiétude qui s'était logée au creux d'un silence inhabituel...l'inquiétude que ma poésie s'en aille et que je reste parmi les morts aussi silencieux qu'eux. Je suis bien en vie puisque mes mots résonnent, je regarde le monde représenté par un ciel étoilé dans l'encadrement de la fenêtre. (Girod, 2015, 20).

Très tôt la présence de la parole est inscrite au centre de la trame narrative comme corollaire de vie. Son surgissement est en mesure de remporter cette confrontation avec la mort, dans le jaillissement des mots articulés, emblème d'un ascendant sur ce rejet dans l'opacité du trépas. La parole fonctionne comme le signe suprême de la vitalité des personnages, et ses sons articulés, audibles de tous sont autant de preuves sur la viabilité de leur fonction. Cette double portée de la parole, à la fois existentielle et professionnelle, replace la parole comme emblème de cet être social qu'est chaque homme à travers l'exercice des possibilités offertes par les interminables agencements choisis par chaque locuteur.

Par ailleurs, il est à noter que les trois textes s'apparentent à des biofictions en ce qu'ils abondent dans cette définition : « La production de "biofictions", c'est-à-dire de fictions littéraires de forme biographique (vie d'un personnage imaginaire ou vie imaginaire d'un personnage réel), est un fait massif d'Histoire littéraire et culturelle » (Gefen et al., 2017). Les productions de Ryad Girod dressent toutes la vie de personnages imaginaires enclins à raconter les événements décisifs dans leurs existences désormais empreintes de cette peur face à la mort. Dans son essai sur la mort, Françoise Dastur explique : « Expérience extrême de l'esseulement

radical, l'angoisse place ce dernier (l'être humain) devant le néant qu'il est pour lui-même et lui révèle sa possibilité extrême qui est précisément celle de cet effondrement de tous les possibles qu'est la mort » (Dastur, 2005, p.38). Les trois textes de l'auteur racontent la vie de personnages imaginaires, en empruntant des allures de textes autobiographiques, marqués par l'approche de la mort : la peur du passage de vie à trépas en raison du ravissement de la parole dans *Ravissement* ; le séisme dévastateur prédit par l'un des personnages dans *La fin qui nous attend* ; ou encore la peine de mort prononcée à l'égard de Mansour dans *Les yeux de Mansour*. Les réflexions, confessions et tourments des personnages attestent d'une volonté manifeste d'impliquer le lecteur dans la construction du sens face à cette absence de sens provoquée par des événements déroutants à plusieurs égards.

Les vertus de la parole perdue dans *Ravissements* s'accroissent avec la découverte d'un jardin mystérieux, et de son hôte tout aussi énigmatique, alors que le personnage, encore dépité par cette perte de la parole qu'il vient de subir le matin, est obligé de rejoindre son domicile en marchant « devant l'obstination de ma voiture à ne pas démarrer » (Girod, 2008, p 9). Il emprunte des ruelles ornées de jardins, et s'arrête devant un jardin pour sentir les fleurs d'un arbre qui ressemblait au figuier, et finit par être ravi à lui-même par ce liquide jaunâtre qui suinte des fleurs vertes et bleues de l'arbre. Plus tard, en revenant à ce jardin, il est accueilli par un homme dont il décrit les propos « Les mots sortaient de la bouche de cet homme de façon imperceptible...la forme de son phrasé suscitait une fascination et plus encore...une espèce d'envoûtement...de ravissement » (Girod, 2008, p.61). La parcimonie, l'agencement de ses mots, tout laisse entrevoir un langage poétique atteignant une perfection d'alliance entre la forme et le fond, une sorte de verbe cathartique en mesure de ravir tous les maux.

Aussi, le souvenir d'une phrase marquante prononcée par l'un des enseignants remonte à la surface, alors que le narrateur et ses amis étaient encore étudiants habités par cet empressement à exprimer l'inexprimable : « Ce qui s'exprime par le langage, nous ne pouvons l'exprimer par le langage » (Girod, 2008, p.77). Cette phrase le hante désormais, et il se lance dans sa répétition comme un mantra pour essayer de la comprendre sous toutes les coutures. Cette intériorisation de l'essence de cette phrase le conforte dans sa décision de renoncement à ses fonctions, et le projette déjà dans l'attitude à adopter face à son directeur : « Je tenterais donc d'exprimer à mon directeur cette certitude, cette conviction d'avoir atteint en ce qui me concerne, les limites de la parole. Je ne peux pas aller plus loin, je ne peux pas exprimer davantage, je ne peux rien dire de plus que ce qui s'exprime raisonnablement » (Girod, 2008, p. 105). Cette fidélité maximale aux pouvoirs de la parole trouve son prolongement dans une posture de théoricien de la langue que revêt le narrateur, poussant à son retranchement sa fonction de chef de département de linguistique. Le récit se pare des allures d'un essai et les assises d'ordre épistémologique se multiplient:

Comme si la parole me quittait parce que j'étais indigne d'elle, pas à la hauteur du miracle qu'elle constitue. Le langage fuit celui qui se montre en dessous de la signification, il s'appauvrit, se réduit et se décharge de toute la force de ses propos...celui qui se montre en dessous de la signification n'apercevra jamais les voies que trace la parole aux moments les plus magiques de son existence. (Girod, 2008, p. 119).

Cette clairvoyance qui habite son esprit se décline paradoxalement dans un mouvement de retranchement, annihilant toute logorrhée inapte à rendre le précieux de toute situation. Cette absence paradoxale de parole chez un personnage censé œuvrer à sa mise en exergue reconsidère cette maîtrise de la langue qu'il croyait avoir atteint:

Autrefois, les mots m'envahissaient, prenaient place et se bouscullaient dans mon esprit puis dans ma bouche sans que je n'eusse la moindre conscience d'eux...Aujourd'hui, lorsqu'un mot m'apparaît, je le sens plus proche de moi que ne l'est ma propre peau et je peux dire, sans vouloir faire aucune métaphore, que je l'incarne. (Girod, 2008, p. 128).

La parole devient le prolongement de son être, et une adéquation parfaite entre les mots choisis par le personnage et son être dessinent une congruence parfaite. Une langue débarrassée de toutes les scories que les couches successives des élaborations conceptuelles auront autrefois enfoncé dans les méandres de l'incompréhension.

Ce renouveau de la parole suscite une réinterrogation de ces expériences passées, et lorsqu'il réfléchit sur ces premières années de rencontre avec son épouse, il finit par formuler des phrases teintés de rationalité sur la portée des indices avant-coureurs dans toute interaction humaine. Sur les impressions qu'il avait de son épouse les premiers moments de leur rencontre, et qui auraient dû le prévenir de continuer dans la construction de cette relation, il affirmera: «Mais les apparences sont ainsi faites, elles se parent de l'évidence des vérités et ont le malheur de nous dévoyer de ces mêmes vérités» (Girod, 2008, p.120). Une sorte de maxime à même de résumer dans une prose poétique la distorsion profonde derrière les apparences et la beauté sublime de la parole dotée de ce pouvoir intergénérationnel de partage.

Dans *La fin qui nous attend*, le narrateur militaire de profession, raconte la violence dans laquelle il sombre peu à peu jusqu'à assassiner son fils. La prédiction de l'apocalypse sous dix-huit jours est annoncée par l'un des personnages, surnommé par tous Al Khawarismi (Girod, 2015, p. 23). Dans ce chaos, la seule femme qui le ramène au monde est Douce dont il ravira paradoxalement le souffle puisqu'elle a été mutilée après le séisme, justifiant la cruauté de son acte à travers cette cessation de la souffrance à laquelle il aurait mis fin. La même incongruité est mise en avant lorsqu'il mettra également un terme à la vie d'un homme se plaignant de ses voisins, en justifiant l'horreur de son acte par des réflexions d'ordre philosophique : « On n'allait plus chercher à lui nuire et c'est ainsi qu'il me semblait avoir soulagé le monde d'un peu de méchanceté...et, du même coup, avoir réglé une sérieuse problématique ontologique » (Girod, 2015, p. 97), pointant du doigt une aberration interprétative radicale. Le rapport à la finitude est inhérent chez le personnage-narrateur à une idéologie sanguinaire enveloppée dans un discours humanitaire révélant toute cette excentricité spirituelle de son parcours, une obnubilation dans un univers doctrinaire inapte à juger avec discernement la gravité de ses actes. La mise à mort imminente de Mansour, condamné pour hérésie enclenche toute l'histoire. Le narrateur, Hussein, conte son histoire en essayant tantôt de s'appuyer sur sa mémoire des faits, tantôt sur son imaginaire pour (re)créer l'histoire de son ami tente de démêler les fils intriqués de la progression des événements pour arrêter cette mort qui se profile à l'horizon.

La sentence tragique prononcée, et l'annonce de la maladie neurodégénérative de Mansour enclenche une série de questions existentielles profondes chez le narrateur qui tente, impuissant, d'arrêter cette machine infernale qui engloutira bientôt son ami, sans égard à cet argument médical qui aurait pu jouer en sa faveur.

[...] avant que la connaissance universelle elle-même n'exploisât en un chaos indescriptible comme des milliards de grains de sable jetés en direction et à la face de milliards de paires d'yeux impuissants à comprendre quoi que ce soit et quoi que ce fût à ce monde devenu définitivement incompréhensible... (Girod, 2018, p. 60).

Ces déclarations fonctionnent comme une remise en cause de la connaissance moderne, et inviteraient, dans une exhortation explicite, à une plus ample érudition compatible avec la réelle expansion des savoirs pour tenter de déchiffrer ce monde englouti par les impératifs du progrès qui se doit de caractériser les sociétés actuelles.

Le même besoin de détachement décrit dans *Ravisements* est palpable aussi dans *La fin qui nous attend*, et habite aussi Hussein le narrateur dans *Les yeux de Mansour* qui tente de comprendre cette ascension vertigineuse de la violence à l'encontre de son ami Mansour. Ce désir de n'être plus absorbé par les événements, et d'y apposer un regard extérieur demeure inassouvi dans *La fin qui nous attend*. En effet, lorsque le personnage-narrateur contemple la ville dont il doit assurer la sécurité, il prononcera ces propos :

L'humidité recommençait son invasion de la ville, à laquelle je me sentais lié comme à un tombeau. L'éternelle incapacité de m'en détacher se vérifiait par mes stations devant la fenêtre d'où j'observais, longuement, les immeubles et les rues disparaître sous l'épaisse brume qui m'apparaissait alors comme la lourde dalle de notre tombeau. (Girod, 2015, p. 149).

En dépit de sa volonté saillante de s'extraire de cette succession apocalyptique des faits, il n'en demeure pas moins que l'espace le freine dans la conquête de son projet et le relègue au stade de particule infinitésimale comprise dans le néant des espaces opaques de la brume. La ville métaphore du tombeau est clairement assumée dans ce passage pour jeter de la lumière sur cette fermeture des espaces dans sa capacité à induire la fermeture du discernement humain, et la fin inéluctable de l'espèce humaine dans « ce tombeau » parce qu'elle est désormais inapte à se différencier par sa capacité à réfléchir. Une double réduction que pourrait contrecarrer une nouvelle perception du monde que les personnages essaieront d'atteindre à travers une quête de soi.

II. Une quête ontologique

Ancré dans un système de raisonnement cartésien, le chef de Département de linguistique dans *Ravisements* a pour habitude de mettre en avant sa rationalité dans l'approche des faits. Mais un événement hors du commun vient l'extraire de ce confort, le plonge dans l'inconnu et suscite une série d'interrogations traçant une quête spirituelle dont l'objectif est la compréhension de ce basculement opéré dans son existence.

En dépit de cet étonnement premier devant cet arbre ; cette liqueur jaune qui suinte de ses fleurs pourtant bleues ; et l'absence de parole qui s'ensuivit, le narrateur-personnage tente de remettre en cause leur vraisemblance, et s'efforce à s'extraire de la concrétude des événements qui surviennent dans son existence : « je réalisais avec effarement l'absurdité et le ridicule des événements qui étaient venus m'empoisonner ces derniers jours alors que tout, absolument tout, recevait une explication bien rationnelle (...) » (Girod, 2008, p. 71-72). Mais face à la nouveauté des situations qu'il expérimente, il s'acharne à préserver sa perspective rationnelle du monde, et à écarter donc tout étonnement pouvant le conduire à cette nouvelle approche intuitive des vécus. Il est à souligner que l'étonnement, comme le formule élégamment Joris Thievnaz (2016) « C'est un "ouvreur de pensée" qui met l'intelligence en mouvement et qui, par conséquent, se situe aux sources de l'apprentissage. ». Le narrateur se prive donc d'un possible accès aux nouvelles dimensions intervenant dans son existence, et face à l'incompréhensible, il préfère justifier cette étrangeté apparente par sa fatigue ou cette sensiblerie dans laquelle il s'était laissé aller. Il écarte l'étrange, le fantastique découlant de cette rencontre de l'arbre aux

vertus de ravissement et imprime par là-même des zones d'ombres qui continueront à le poursuivre dans sa quête d'élucidation de la portée de la parole.

Mais sa curiosité en éveil n'a de cesse de le pousser à comprendre la particularité de cet arbre et de tout ce dont il est porteur (branchages, fleurs, couleur) et il finit par l'attribuer au hasard : « Le résultat d'un certain hasard ! » (Girod, 2008, p. 73). Hasard dont il déplore la portée en affirmant : « On est, sans ménagement, poussé vers des contingences qui nous tendent leurs bras ouverts et desquelles nous revenons amoindris...telle une addition négative, le fait d'ajouter une expérience tendrait-il à retrancher quelque chose de nous-même ? » (Girod, 2008, p. 89). Mais en réalité le narrateur se fourvoie dans son interprétation étant donné l'amplitude reconnue à toute expérience et que Merleau-Ponty (1964, p.146) souligne ainsi : « C'est donc à l'expérience qu'appartient le pouvoir ontologique ultime ». En effet, chacune des expériences du narrateur deviendra source de connaissance et seule la suite de son parcours lui révélera l'impact positif de ces contingences, rappelant de ce fait toute la quintessence du hasard objectif chez les surréalistes comme vecteur de compréhension des aires profondes de l'inconscient.

Ce ravissement de la parole dans *Ravissements*, l'annonce de la fin du monde dans *La fin qui nous attend*, ou encore la peine de mort de Mansour dans *Les yeux de Mansour* imposent un renouveau ontologique chez les personnages. Ces événements qui les confrontent à l'absence de ce qui était toujours présent pour eux, les immergent dans l'angoisse de la mort et les ancre dans le présent de l'instant. Selon Françoise Dastur, il est à souligner que « La mort sert peut-être à cela, à nous rappeler qu'hier est infiniment plus éloigné de nous que ne le sont les vingt prochaines années. Et encore, infiniment est peut-être un peu faible, hier n'existe plus, hier est in-quantifiable par rapport à aujourd'hui. » (Dastur, 2005, p.109). En se décharnant des excès de parole, de la quotidienneté de ses habitudes, le personnage rompt la machinerie écrasante du temps pour ne s'inscrire que dans une appréhension instantanée des expériences le menant à un rapprochement avec les arbres dans *Ravissements* en essayant d'extraire le langage caché derrière leur silence imperturbable.

Dans *Ravissements*, il est précisé qu'en dessous de chaque arbre est enterré un homme, dans une subsumption parfaite, l'homme devient arbre. L'homme avec ses bras devient en quelque sorte les branchages de cet arbre ouvert au monde comme l'homme de Vitruve ouvert à toutes les directions cardinales, et ses pieds s'enracinent dans le sol, pénètrent les profondeurs de la terre, nourriciers de cet arbre dont la sève est un homme-arbre ou un arbre-homme tant les deux substances finissent par s'entremêler dans cette décomposition du corps, ce qui expliquerait cette sécrétion jaunâtre qui suinte des fleurs pourtant vertes de cet arbre dont l'apparence rappelle au narrateur celle du figuier, arbre sacré dans toutes les religions monothéistes comme souligné par El Bouzidi Said (2002) dans son article : « Avec les religions monothéistes, le figuier tout comme l'olivier revêt un aspect sacré en raison de ces apports nutritifs, mais aussi par des apports mystérieux bénis par la volonté divine ». C'est autour de la contemplation de toute cette aura mystérieuse entourant l'arbre que les personnages accèdent à la métamorphose de leur regard. Un même état contemplatif du désert suscite une série de considérations d'ordre ontologique.

La douceur des sensations qui envahissent corps et esprit, ainsi que la bonté ressentie au contact de la voix de Rasha m'obligeaient à la contemplation du beau -le bon pour voir le beau et le beau pour être bon -, une équivalence qui traversait les siècles sans jamais s'éroder et qu'employaient Ibn Sina et Al Farabi pour articuler, développer et répandre une philosophie aux côtés d'une religion forte, intelligente, de beauté et d'amour... (Girod, 2018, p. 48).

Dans une posture de critique d'art, le narrateur remonte plus loin en essayant de comprendre la naissance de cet entremêlement du beau et du bon pour remonter aux origines mêmes du langage dont il tente de comprendre aussi la naissance, dans une invitation à la pluridisciplinarité ; le beau étant l'apanage de la littérature et des arts dans une plus large mesure, et le bon le domaine des réflexions métaphysiques et éthiques.

Une autre incompréhension habite ce même narrateur qui tente de saisir l'aléatoire de cette maladie frappant soudainement son ami Mansour: « Peut-être résidais-tu, Mansour, en haut de ta dune, le regard perdu dans l'immensité du désert, dans l'espoir de mettre un terme à ce torturant souci de connaissance et de compréhension » (Girod, 2018, p. 63). Ce même besoin lancinant de compréhension marque ainsi tous les personnages. L'interrogation ontologique se double d'une interrogation épistémologique. Nous citons l'ami de Mansour:

Et je finis par me dire que si l'on voulait comprendre, un tant soit peu, quelque chose à quoi que ce soit, il nous faudrait acquérir la vitesse et la puissance d'un ordinateur...ou peut-être pas, l'ordre n'ayant aucune importance, comme si une sorte de perception synthétique, a priori ou à posteriori, se chargeait de mettre de l'ordre dans toute pensée qui se pense elle-même et là, en l'occurrence, de la compréhension qui tente de se comprendre elle-même... (Girod, 2018, p. 144). Cette perception synthétique à même de clarifier la compréhension nous renvoie à la phénoménologie définie par Merleau-Ponty (1945, p.1)

La phénoménologie, c'est l'étude des essences, et tous les problèmes, selon elle, reviennent à définir des essences: l'essence de la perception, l'essence de la conscience, par exemple. Mais la phénoménologie, c'est aussi une philosophie qui replace les essences dans l'existence et ne pense pas qu'on puisse comprendre l'homme et le monde qu'à partir de leur « facticité ». C'est une philosophie transcendantale qui met en suspens pour les comprendre les affirmations de l'attitude naturelle, mais c'est aussi une philosophie pour laquelle le monde est toujours « déjà là » avant la réflexion, comme une présence inaliénable, et dont tout l'effort est de retrouver ce contact naïf avec le monde pour lui donner enfin un statut philosophique.

Discipline philosophique très influente au XXème siècle, qui opère une réduction phénoménologique, autrement dit une mise en suspens de toute sorte de jugement pour repenser tous les vécus que chacun a l'habitude de nommer, d'exploiter, en subissant le poids de leurs définitions, avant de les interroger par une conscience n'admettant pas l'évidence. La nécessaire reconsidération des savoirs attestée par Maurice-Merleau-Ponty: « C'est le propre de l'interrogation philosophique de se retourner sur elle-même, de se demander aussi ce que c'est que questionner et ce que c'est que répondre », (1964, p.158) mène ce personnage-narrateur à l'émergence d'un nouveau rapport au temps. En effet, la double interrogation présente dans ce passage se retrouve également dans *Ravissements*. Le narrateur s'attache désormais à des questionnements philosophiques d'une extrême profondeur, à l'image de ce passage définitionnel du temps:

Quel est le véritable déroulement du temps? Quelle est sa vitesse propre? Il n'y a ni déroulement, ni vitesse, le temps n'est ni mesurable ni quantifiable puisqu'il n'y a pas de temps supérieur par rapport auquel on pourrait mesurer le nôtre : notre temps a son propre battement ! Et ce qui nous semble être du passé ou de l'avenir n'est, en réalité plus ou moins perceptible de ce tout battant inlassablement...si tu veux voir le temps, qui n'est qu'une partie de ce tout battant inlassablement, il faut s'accorder aux battements du temps...et c'est là peut-être la réponse que tu es venu chercher » (Girod, 2008, p.104).

Ici, à la définition scientifique du temps assurant sa quantification précise en secondes, minutes et heures, se substitue une appréhension intuitive rappelant la démarche bergsonienne du temps et de la durée. Il est à signaler que « La durée est l'intuition fondamentale, matricielle, du Bergsonisme, la durée concrètement vécue, c'est-à-dire le temps de la conscience distingué du temps de la science qui se borne à symboliser la durée à l'aide de formules numériques ou de graphiques » (Farago, 2013). Ainsi, le narrateur en appelle à un détachement de toute emprise conceptuelle pour situer sa conscience dans une ouverture à l'immédiateté des faits révélant une connaissance plus directe, animée par un savoir au plus près de l'essence des expériences.

Par ailleurs, dans *La fin qui nous attend*, la réflexion ontologique mène le narrateur à des déclarations d'ordre axiologique. De cet acte permissif d'exécution d'innocents sous prétexte de la souffrance qui les habite, il se met à définir la bonté:

La bonté, c'est une espèce de substance invisible et impalpable, une substance infinie qui traverse toute chose vivante et qui participe, c'est ce qui fait pousser vers un meilleur, c'est l'élément et l'ensemble des éléments, c'est le principe de vie, ce sont les tiges imaginaires qui relient les atomes entre eux c'est l'essence. (Girod, 2015, p. 98).

Le personnage-narrateur continue sa quête de discernement et débouche sur d'autres conclusions. Lorsqu'il s'est enfin décidé à quitter cette ville dont il ne pouvait, au départ se détacher, il dira: « Je ne m'engagerai pas dans la dernière bataille. Ma place était là, au sommet de cette colline, sans qu'aucun sentiment de trahison ne vienne me contrarier, j'étais là, à ma place. Je regardais le panorama qu'offrait cette place et c'était tout ce dont j'avais besoin » (Girod, 2015, p. 158).

Ainsi, au terme de sa démarche, le personnage dans *Les yeux de Mansour* aboutit à une compréhension de l'essence du temps. Aboutir comme Poincaré dont il rapporte l'expérience à « cette combinaison stable qui m'eut permis de comprendre quelque chose à toute cette histoire... » (Girod, 2018, p.147). Vers la fin de l'histoire, alors que tous attendent l'exécution de Mansour, son ami pense: « Tous là pour que sous nos yeux le centre et la circonférence soient réunis, l'ici et l'ailleurs, le visible et le caché réunis, le rationnel et l'irrationnel réunis. Les vents redoublent de force. Tout est désormais si blanc, tout n'est plus que lumière sur lumière » (Girod, 2018, p. 223), la figure des cercles concentriques qui renverrait à la conscience qui revient sur elle-même en élargissant son étendue, en aiguisant le discernement dont le narrateur est désormais porteur au terme de cette longue démarche rigoureuse de description de son cheminement spirituel.

Conclusion

Sous couvert d'une confrontation à la finitude humaine, et dans une expérience de perte immatérielle viscérale, les personnages girodiens auront arpenté un long cheminement existentiel. La perte de la parole, des êtres aimés, a été vectrice d'un nouveau rapport à soi et au monde. Une réflexion profonde a été entreprise par les personnages autour de la parole, interrogeant sa portée et ses limites. L'impression de sa maîtrise installait les personnages dans un confort se traduisant par cette croyance de leur mainmise sur le monde. Son ravissement a évincé les limites réductrices de l'évidence pour leur subsumer l'infinie ouverture du champ de l'incertitude. Ce déplacement de paradigme a alimenté une réflexion sur le temps qui n'est plus perçu à travers sa décantation mais cette durée vécue par les personnages. La perte a également suscité un discernement ontologique, marquant une rupture timide à ses débuts avec toute démarche logique, mais s'amplifiant d'expérience en expérience jusqu'à atteindre le paroxysme de son expression dans un franchissement de toute dualité. Au système de pensée rationnel, s'est

substituée une approche plus immédiate de l'existence où intuition, accès à l'étrange ont trouvé leur manifestation dans une démarche ascétique inapte à prétendre à cette ascendance sur le monde par les pouvoirs autrefois illimités de la parole.

Références bibliographiques

- Blanckeman, Bruno (dir.), 2017. *Le roman français au tournant du XXI^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, <https://books.openedition.org/psn/1675>
- Benfodil, Mustapha. 2007. *Archéologie du chaos (amoureux)*. Alger: Barzakh.
- Chaillou, M. (1987). « L'extrême-contemporain, journal d'une idée ». *PO&SIE* N°41, pp. 5-6. <https://po-et-sie.fr/texte/lextreme-contemporain-journal-dune-idee/>
- Dastur, Françoise. *Comment affronter la mort ?* Paris : Fayard, 2005.
- El Bouzidi, Said. « Le figuier : histoire, rituel et symbolisme en Afrique du Nord ». In: *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 28, n°2, 2002. pp. 103-120; doi: <https://doi.org/10.3406/dha.2002.2474>
- Gefen, Alexandre, « Le genre des noms : la biofiction dans la littérature française contemporaine », Dambre, Marc, Mura-Brunel, Aline.
- Girod, Ryad. (2013). *Ravisements*. Alger: Barzakh.
- Girod, Ryad. (2015). *La fin qui nous attend*. Alger : Barzakh.
- Girod, Ryad. (2018). *Les yeux de Mansour*. Alger : Barzakh.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1964. *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard.
- Thievenaz, Joris. « L'étonnement », *Le Télémaque*, vol. 49, no. 1, 2016, pp. 17-29. <https://doi.org/10.3917/tele.049.0017>